

# Annales

*Histoire, Sciences Sociales*

---

Fondateurs : Marc Bloch et Lucien Febvre  
Ancien directeur : Fernand Braudel

Revue trimestrielle publiée depuis 1929,  
éditée par l'École des hautes études  
en sciences sociales, avec le concours  
de la Fondation Florence Gould et de  
l'American University of Paris

## **Comité scientifique**

Mary Beard, Jane Burbank, Sandro Carocci, Jocelyne Dakhlia, Lorraine Daston,  
Marc Ferro, François Hartog, António Manuel Hespanha, Christian Lamouroux,  
Emmanuel Le Roy Ladurie, André Orléan, Jacques Poloni-Simard, Jacques Revel,  
Pierre-François Souyri, Sanjay Subrahmanyam, Laurent Thévenot, Lucette Valensi

## **Directeur de la rédaction**

Vincent Azoulay

## **Comité de rédaction**

Étienne Anheim, Romain Bertrand, André Burguière, Guillaume Calafat,  
Vanessa Caru, Jean-Yves Grenier, Camille Lefebvre, Antoine Lilti,  
Catherine Rideau-Kikuchi, Antonella Romano, Anne Simonin, Michael Werner

## **Responsables de la version anglaise**

Nicolas Barreyre, Stephen W. Sawyer

## **Secrétariat de la revue**

Livia Foraison, Chloe Morgan, Sophie Muraccioli, Clémence Peyran

chorégraphique avec des handicapés mentaux. Réactivation au présent d'œuvres chorégraphiques passées, la reprise, que permettent par exemple les *Carnets Bagouet*, est qualifiée par Marie Quiblier d'« interprétation partagée par différents acteurs (danseur, chorégraphe, transcripteur, spectateur) » (p. 303). L'approche sociologique de la mémoire des centres dramatiques nationaux, menée par Marion Denizot, fait état de la difficulté à transmettre des artistes-fondateurs (Guy Rétoré au Théâtre de l'Est parisien, Roger Planchon au Théâtre national populaire), pour conclure à la transmission des valeurs et de l'esprit d'un lieu aux générations suivantes plutôt qu'à l'héritage d'un artiste-directeur.

Dans la seconde partie, la diversité des cas étudiés de récréation à partir de la mémoire d'œuvres, de moments historiques, de figures emblématiques ou de pratiques artistiques anciennes témoigne de l'importance du jeu mémoriel inspirant le théâtre contemporain, notamment algérien et libanais. Le cas d'*Ossia* de Didier-Georges Gabily (1989), pièce mettant en scène un couple d'acteurs répétant indéfiniment une cérémonie de deuil du poète disparu Ossip Mandelstam, révèle la tentation autant que l'impossibilité du théâtre à faire œuvre de mémoire. Certaines contributions consacrées à d'autres jeux de mémoire, notamment celle de Bénédicte Boisson qui interroge l'utilisation de souvenirs de spectateurs comme matériau dramaturgique par Jérôme Bel, confirment que la mémoire ne s'oppose pas à l'invention. Le théâtre et la danse sont davantage traversés par un désir de mémoire et de transmission mémorielle que tributaires d'un devoir de mémoire qui leur serait dicté par la société. Le retour à des figures ou à des formes disparues ou victimes de l'oubli, la citation d'éléments appartenant à la culture populaire, aux théâtres du passé ou de l'ailleurs témoignent de la conscience contemporaine de l'irréversibilité de l'histoire, tout en révélant, s'il en était besoin, la nature mnémotique des arts de la scène.

Malgré la diversité du corpus, on peut regretter l'absence du théâtre documentaire. De *L'Instruction* de Peter Weiss (1965) à *Rwanda 94* du Groupov (2000 à 2005), l'histoire du théâtre documentaire, s'étendant sur l'ensemble de la période considérée, atteste, à l'échelle européenne, que le creuset de la mémoire historique

alimente la scène dès les années 1960. Au même moment, l'avènement d'avant-gardes théâtrales radicales (*Bread and Puppet, Living Theatre*) résiste à l'hypothèse formulée à plusieurs reprises et dès l'avant-propos de trois « âges » de la mémoire dans le domaine des arts et dans celui des sciences humaines et sociales : « Le temps de la mémoire des origines (années soixante), le temps du partage des mémoires, avec des études sur le phénomène de l'inflation mémorielle et l'intégration des souffrances communautaires au sein des arts [...] (années quatre-vingt), et enfin le temps de la célébration de la trace, marqué par l'essor des études génétiques du spectacle et de l'archive vécue comme ferment de nouvelles inventions dans le monde artistique (années 2000) » (p. 13). Nul doute que de prochains travaux, dans le champ des études théâtrales et des sciences humaines et sociales, viendront discuter cette esquisse d'historiographie de la mémoire des arts de la scène.

CATHERINE TREILHOU-BALAUDE  
catherine.treilhoul-balaude@sorbonne-nouvelle.fr  
AHSS, 74-3/4, 10.1017/ahss.2020.77

1 - Pierre NORA (dir.), *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1997, p. x.

2 - Georges BANU, *Mémoires du Théâtre*, Arles, Actes Sud, [1987] 2005.

3 - Jacques DERRIDA, *Mal d'archive. Une impression freudienne*, Paris, Galilée, 1995; Paul RICOEUR, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éd. du Seuil, 2003.

#### Pierre Lecoq (éd.)

*Les livres de l'Avesta. Les textes sacrés des Zoroastriens*

trad. par P. Lecoq, Paris, Éd. du Cerf, 2016, 1366 p.

En 1997, Pierre Lecoq publiait, sous le titre *Les inscriptions de la Perse achéménide*<sup>1</sup>, une traduction commentée d'inscriptions formulées en vieux-perse. Par le présent ouvrage, il parachève le renouvellement de la traduction en langue française de l'ensemble de la littérature iranienne ancienne. L'auteur rappelle à bon droit que l'Avesta (« éloge ») n'avait plus bénéficié d'une entreprise de pareille envergure depuis James Darmesteter, soit en 1893. Tout au plus Fritz Wolff avait-il accompli, en 1910, un montage des traductions émaillant l'*Altiranisches Wörterbuch*

de Christian Bartholomae, paru en 1904. Il était devenu indispensable de présenter une synthèse plus actuelle. Cette remarquable performance vaut à Lecoq la gratitude de toute la communauté scientifique à laquelle il appartient.

Traduire l'Avesta est une aventure hautement plus périlleuse que lire les inscriptions achéménides. Ces dernières relèvent de l'épigraphie. Elles ont été couchées par écrit au moment même de leur production et bénéficient de plusieurs traductions contemporaines – en élamite, en babylonien ou en araméen –, ce qui permet d'avoir un accès au sens donné par leurs producteurs à l'époque même de leur composition. Rien de semblable n'est vrai pour l'Avesta, qui a d'abord été produit et transmis par voie exclusivement orale, en des temps et en des lieux indéterminés, pour être mis par écrit longtemps après – probablement à l'époque sassanide (224-651) –, mais bien avant la rédaction (en 1268) du plus ancien manuscrit qui nous soit connu. Les lecteurs de l'Avesta sont donc en présence d'un ensemble de textes disparates, dont la diversité dialectale traduit une très longue période de composition que ne définit aucun cadre temporel ou géographique ferme. Ces écrits nous sont parvenus par le biais de manuscrits tardifs qui soit les isolent les uns des autres, soit les rassemblent afin de leur faire assurer l'habillage verbal de cérémonies religieuses plus ou moins complexes.

Ce que Lecoq a traduit, ce sont, pour l'essentiel, ces différentes pièces telles qu'elles ont été présentées dans l'édition de l'Avesta assurée par Karl Friedrich Geldner entre 1889 et 1896. Il a augmenté ce corpus de textes mineurs et de fragments, dont certains figuraient dans la traduction de Darmesteter, mais pas tous. Le grand avantage du résultat final est donc de réunir un ensemble de traductions d'une ampleur jamais atteinte auparavant. Geldner avait bâti son édition en privilégiant délibérément certains types de manuscrits, à savoir ceux qui prenaient le moins en compte la réalité liturgique. Ce dernier connaissait pourtant les principes généraux des montages liturgiques, ainsi qu'il en a rendu compte dans le chapitre « Awestaliteratur » qu'il donna au *Grundriss der iranischen Philologie* en 1896. La remarque n'a rien d'anecdotique, car elle offre la possibilité de mettre en perspective à la fois l'approche qu'a Lecoq de l'Avesta et sa technique de traduction. En effet, l'actualité

scientifique de l'exégèse avestique est fondée sur le retour aux écrits et sur la primauté donnée au fait liturgique, ce qui s'inscrit dans un large mouvement historique.

Pour aller à l'essentiel, en espérant n'être pas trop simplificateur, la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle a consisté à douter de l'Avesta, au point d'en contester la plus petite preuve d'unité. Son alphabet fut jugé imparfait, ce qui en autorisait la réécriture. L'histoire de sa transmission, probablement chahutée, fut présentée comme si dévastatrice que l'apparence des documents n'était plus contraignante en rien pour le lecteur. Dans la deuxième moitié du siècle dernier, l'alphabet fut, dans un premier temps, légitimé, à tel point que même la grande multiplicité des variantes ne devait pas empêcher que le texte soit pris au sérieux, surtout quand les meilleures leçons étaient intelligibles par comparaison avec le sanskrit, dont la grammaire est proche de celle de l'avestique. Ensuite, au début des années 1990, les manuscrits liturgiques arrivèrent progressivement au premier plan. Jean Kellens mit d'abord en exergue leur ancienneté et la cohérence des liturgies attestées, qui rendaient très incertaines les descriptions des processus de décomposition supposés puis de recombinaison de l'Avesta. Alberto Cantera poursuivit le travail, en commençant par montrer les lacunes de l'édition de Geldner, puis en mettant en valeur une tradition iranienne de manuscrits liturgiques inconnue de ce dernier et aujourd'hui en explorant systématiquement les preuves de l'ancienneté et de la cohérence sémantique des nombreuses cérémonies attestées.

C'est à la lumière de cette actualité évolutive qu'il faut tâcher de mettre en regard la traduction proposée par Lecoq. L'ouvrage est paru en 2016 et, compte tenu de sa dimension, il lui a fallu du temps pour sortir de presse. En outre, la bibliographie s'arrête en 2013, avec le dernier volume des *Études avestiques et mazdéennes* de Jean Kellens, coécrit avec Céline Redard<sup>2</sup>. Bien entendu, la traduction elle-même est antérieure à ces dates, et l'auteur n'a pas eu le temps d'y reverser l'ensemble des avancées scientifiques les plus récentes, lesquelles ne sont encore, du reste, que partielles et, sans doute pour cette raison, discutées sur différents points. Pour Lecoq, l'Avesta est avant tout un ensemble de fragments du vaste corpus textuel dont le contenu est décrit

aux livres 8 et 9 d'un traité pehlevi datant du IX<sup>e</sup> siècle, le *Dēnkard* (« Actes de Religion »), qu'il résume dans son introduction. Il perçoit les montages liturgiques comme secondaires, sans prendre fermement position sur les modalités de leurs constructions. C'est, en creux, le motif pour lequel il s'en tient à une présentation fondée sur l'édition de Geldner, dont il faut d'ailleurs rappeler qu'elle n'est nullement remplacée.

Quelle que soit la légitimité actuelle de la présentation retenue, cette dernière engendre un lien presque mécanique entre l'étendue d'un morceau et la lisibilité de sa traduction, ce qui est révélateur de ce qu'il faudra faire pour encore améliorer la présentation au grand public des textes composés en avestique. Ainsi le synopsis liturgique nommé *Yasna* (cérémonie zoroastrienne principale, avec le rituel du *haoma*, « jus » ou « breuvage d'immortalité ») et les plus longs des *Yašts* (hymnes louant des divinités particulières) suscitent-ils une réelle satisfaction. Ces traductions sont claires, élégantes, ont de l'ampleur et du souffle, permettent de suivre le fil de la pensée du producteur du texte et surplombent en cela nettement le travail de Darmesteter.

En revanche, plus un passage est court, plus il déconcerte. C'est sans doute une fatalité pour certains fragments, mais d'autres écrits de proportions intermédiaires auraient sûrement gagné à une proposition de mise en contexte. Le meilleur exemple de cette difficulté est le *Visperat* (cérémonie de la liturgie longue, qui a pour base le *Yasna*). Celui-ci est bien traduit, mais il n'est pas compréhensible pour autant. Or il se peut que cette situation n'ait rien d'un hasard, car l'hypothèse actuellement dominante est que le *Visperat* n'a jamais eu d'existence autonome et que ses chapitres ont toujours été destinés à être insérés parmi ceux du *Yasna*. Il aurait certainement été efficace d'indiquer au lecteur à quel endroit du *Yasna* chaque chapitre du *Visperat* doit intervenir lors d'une cérémonie du même nom. On ajoutera que cette stratégie donnerait peut-être une chance nouvelle à l'Avesta. Depuis Abraham-Hyacinthe Anquetil-Duperron et Voltaire, son caractère liturgique a ainsi été l'obstacle majeur à son intelligibilité par les lecteurs occidentaux, au point qu'il pourrait servir d'illustration archétypale de

l'inaptitude développée par l'Occident moderne à comprendre ces genres littéraires.

Divers outils guident le lecteur dans son exploration de la littérature avestique. Dans le corps de la traduction, des notes de bas de page, renvoyant à la numérotation des strophes, signalent les mots difficiles, apportent d'utiles éclaircissements ou renvoient à d'autres passages, favorisant la prise de conscience de l'unité de pensée fondamentale qui sous-tend ces textes apparemment disparates. En fin de volume, des index pluriels accroissent encore la confortable utilisation de ce solide volume.

Pour finir par le commencement, une longue introduction, qui inclue la bibliographie, occupe les pages 25 à 317. Pour le spécialiste, c'est le moment le moins satisfaisant, et l'on doute qu'il permette au novice de vraiment prendre pied dans le complexe dossier relatif à la formation du corpus avestique. Si l'on y trouve de fort bonnes choses, comme une description simple et claire des pratiques, certaines pages sont si datées que l'on se surprend à se demander quand elles furent tracées. Lorsque Lecoq recourt au présent pour décrire une hypothèse de Karl Hoffmann, on ne sait si c'est par l'effet d'une maladresse stylistique ou parce que cette page a plus de vingt ans. Le ton sur lequel l'idéologie tripartite (selon les travaux de Georges Dumézil, pour qui les sociétés d'origine indo-européenne ordonnent l'activité humaine en trois fonctions, répondant aux champs religieux, guerrier et économique) est présentée ne paraît certes pas plus récent.

Outre la lassitude du rabâchage, on ne discutera pas non plus ici de la question de la biographie de Zarathushtra – Lecoq lui-même ne parvient pas à dissimuler qu'il ne dispose d'aucun argument contraignant pour faire prévaloir son hypothèse. Autre option datée, le mot *x<sup>o</sup> arənah* reste présenté comme dérivé du nom du soleil et défini comme « symbole lumineux qui représente la légitimité royale ou la piété d'un saint » (p. 88). Pourtant, le débat relatif à cette notion a été complètement renouvelé en 1998 par Alexander Lubotsky qui mit ce mot en regard avec le védique *pārīṃas* (« profusion ») pour lui préférer la traduction d'« abondance »<sup>3</sup>. Il est regrettable que l'auteur, qui ne cite pas cet article dans sa bibliographie, passe sous silence les raisons pour lesquelles il conteste cette proposition,

ce que nul n'a su faire. Une nouvelle fois, les raisons de son *statu quo* demeurent obscures.

Ce qui déçoit le plus est l'absence d'une présentation argumentée du fait linguistique, car c'est bien cela qui régit l'approche d'une littérature orale, et rien d'autre. Si le chercheur s'était soumis à l'exercice, il lui aurait fallu dire pourquoi il croit possible de déclarer contemporaines de l'époque achéménide les *Gāthās* (ces cinq hymnes, attribués à Zoroastre, qui forment la première partie de l'Avesta), dont le système flexionnel ou la métrique sont plus archaïques que le sanskrit des livres les plus anciens du Rig véda (« Livre des hymnes » de l'Inde antique écrit en sanskrit védique). Il lui aurait aussi été nécessaire de parler plus clairement du *Yasna Haptahāiti* (« sacrifice en sept chapitres »), dont la place dans le *Yasna*, au cœur même des *Gāthās*, n'est mystérieuse que lorsque l'on rejette l'hypothèse liturgique pour faire de ces dernières la manifestation de la restauration d'une « orientation éthique » perdue par une religion « devenue formaliste » (p. 117) Or puisque les *Gāthās* sont les plus anciens textes de l'Avesta, nous ignorons ce que l'on a perdu avant elles. Grâce à Johanna Narten<sup>4</sup>, il est connu depuis 1986 qu'il n'existe pas de différence dialectale sensible entre la langue des *Gāthās* et celle du *Yasna Haptahāiti*. L'ancienneté de ce récitatif est certes difficilement évaluable, mais il est certain que l'auteur du *Nērangestān* (un fragment particulièrement long de l'Avesta) le connaissait. De plus, la place du *Yasna Haptahāiti* était claire sur au moins un point : sa récitation correspondait à la présentation à la flamme du feu sacré d'une offrande carnée riche en graisse.

Ainsi le contexte général dans lequel Lecoq a inscrit sa traduction de l'Avesta est-il difficile à définir nettement. Sur nombre de points, il paraît daté, de telle sorte que ce travail imposant donne le sentiment de refléter un état du débat antérieur d'au moins vingt ans à sa parution. En ce sens, la lecture occidentale de l'Avesta reste interdite au grand public et réservée aux recherches byzantines d'une poignée d'initiés. Mais Lecoq n'a nullement manqué sa cible, car il a bel et bien réussi à produire une traduction renouvelée de l'Avesta, constituant pour le grand public la meilleure clé d'accès possible de l'ensemble du

corpus. Il incombe maintenant à celui qui croirait pouvoir faire mieux de relever le défi.

PHILIPPE SWENNEN  
philippe.swennen@uliege.be  
AHSS, 74-3/4, 10.1017/ahss.2020.78

1 - Pierre LECOQ (éd.), *Les inscriptions de la Perse achéménide*, Paris, Gallimard, 1997.

2 - Jean KELLENS et Céline REDARD, *Études avestiques et mazdéennes*, Paris, Éd. de Boccard, 2006.

3 - Alexander LUBOTSKY, « Avestan *x<sup>y</sup> arənah-*: The Etymology and Concept », in W. MEID (dir.), *Sprache und Kultur. Akten der X. Fachtagung der Indogermanischen Gesellschaft Innsbruck*, Innsbruck, Institut für Sprachwissenschaft, 1998, p. 479-488.

4 - Johanna NARTEN, *Der Yasna Haptahāiti*, Wiesbaden, L. Reichert, 1986.

**Robin Osborne  
et Peter J. Rhodes (éd.)**

*Greek Historical Inscriptions, 478-404 B.C.*  
Oxford, Oxford University Press, 2017,  
XXXII-628 p.

**Patrice Brun**

*Hégémonies et sociétés dans le monde grec.*  
*Inscriptions grecques de l'époque classique*  
Bordeaux/Pessac, Ausonius/Presses  
universitaires de Bordeaux, 2017, 359 p.

Nos sources sur la Grèce classique s'accroissent et s'enrichissent, lentement mais sûrement, grâce aux découvertes archéologiques et tout particulièrement épigraphiques. Le remarquable accord de réconciliation des Dikaiopolites de Chalcidique (v. 364 av. J.-C.), publié il y a une quinzaine d'années (*SEG* 57, 576), avec ses clauses détaillées sur le serment et les sacrifices destinés à éteindre la vindicte entre factions, trouvera dorénavant une place de choix dans toute synthèse sur la cité grecque. Afin que les inscriptions reçoivent de la part de tous les historiens l'attention qu'elles méritent, deux types de publications sont indispensables et complémentaires : les corpus exhaustifs, par cité ou par région, dans lesquels les textes sont colligés sur les pierres et qui doivent régulièrement être remis sur le métier, à mesure des découvertes et des réinterprétations ; des recueils thématiques et des